

Pensées pressantes d'une quadragénaire

Je ne tiendrai pas !

Je respire profondément l'air nocturne chargé d'iode. La circulation automobile pestilentielle a cédé la place aux effluves frais, montés du port, emplis d'une légère humidité. Au coin d'une rue, l'odeur des poubelles offertes à la collecte ravive mon malaise.

Impossible d'opérer un demi-tour. Revenir dans ce bar m'exposerait à une situation inconfortable, m'obligerait à reconnaître ma faiblesse et mes contradictions. Pourtant, c'est aux trois bières bues dans la mollesse d'un fauteuil club que je dois l'urgence de l'instant présent.

Quinze minutes me séparent de mon appartement. À flâner dans le silence des rues désertes, portée par une légère ivresse qui habille de rose et de paillettes une soirée tant espérée, à l'issue prometteuse. Quinze minutes avant de me glisser dans mes draps, offerte à une insomnie joyeuse. Plutôt un quart d'heure de calvaire, avec cette impression insupportable que je vais me pisser dessus à tout moment.

Je passe en revue toutes les techniques pour maîtriser cet irréprouvable besoin — on dit toujours avoir envie d'uriner, comme si notre volonté avait à voir avec ce mécanisme d'élimination qui arrive sans prévenir —. J'aspire l'air à grande goulée pour ralentir la panique qui crispe mon corps. Je chasse cette obsession à coups de listes de courses ou de chansons fredonnées. Je gaine mes abdominaux, mes sphincters, mon périnée et n'importe quel autre muscle inconnu situé dans la zone médiane de mon anatomie pour faire refluer la pression insolente de ma vessie.

Je doute d'y parvenir. J'active le pas vers la Poste. Dans le quartier, les recoins sont plus nombreux, plus sombres. Je me mets en quête d'un conteneur à

ordures qui pourrait servir de paravent. J'aperçois le kiosque à journaux dans l'angle d'un bâtiment Art déco. Je lève les yeux pour vérifier l'absence de caméra de surveillance. Il ne manquerait plus que je sois la risée d'une brigade de police bourrée d'ennui devant ses écrans et que débarque une voiture à gyrophare pour dégonfler mon portefeuille d'une amende honteuse. Je garde déjà inscrite dans ma mémoire la gêne éprouvée face à mes étudiants quand, au beau milieu de la lecture d'un poème de Federico García Lorca, je sentis couler entre mes cuisses les signes avant-coureurs de mon imminent accouchement. Je poursuivis ma récitation sans ciller, pour ne pas briser le charme d'une métaphore, jusqu'au silence général que j'aurais aimé croire suscité par la beauté de cette langue intime. La stupéfaction de mon auditoire fut rapidement interrompue par la trivialité d'une jeune fille au premier rang. « Madame, on dirait que vous perdez les eaux. »

Je sens mon corps prêt à s'affaler, les digues sur le point de rompre, tandis que je remonte ma jupe. Un grognement me fige, me tendant à nouveau comme un arc. À deux mètres de moi, un monticule obscur s'exprime dans un raclement de gorge et une toux grasse. Sous un amas de couvertures et de cartons, un homme allongé se tourne, offrant son visage barbu à la pâlotte lumière d'un réverbère. Je m'écarte en manquant de tomber et m'éloigne en courant.

En trottinant serait plus juste, si je considère l'effet conjugué d'une vessie pleine, d'une jupe serrée et de talons hauts de dix centimètres. Il n'y a pas pire supplice que cette ridicule foulée qui secoue mon centre sur le point d'exploser.

Je me fige au bord du boulevard qui sépare la basse et la haute ville. Le petit bonhomme rouge du sémaphore me nargue. Je me sens prête à braver la chaussée déserte quand une idée subite traverse mon esprit encombré. Je vais proposer à mon éditeur d'écrire un guide pratique sur les toilettes publiques. Une collection, ville par ville, pour venir au secours des habitants pressés et des touristes naufragés. J'imagine sa moue dubitative et son air désapprobateur. On

attend autre chose d'une prof de fac et autrice d'albums pour enfants que de tester toutes les sanisettes de France.

Je bascule immédiatement dans une sorte de jeu vidéo, analysant les distances, les obstacles et les opportunités. L'arrière du kiosque à journaux : éliminé. Le bar se situe à dix minutes, mon appartement à autant. Là-bas, un fast-food est sur le point de fermer. Difficile de passer inaperçue et de me faufiler jusqu'aux toilettes, interdites à toute personne ignorant le code d'entrée inscrit sur le ticket de caisse de ses consommations.

Le petit bonhomme brille en vert. À cinquante mètres derrière lui, sur la place de la Liberté, se dessine une cabine, dont un bouton, émeraude lui aussi, attire mon attention. Je m'élançe. Telle une héroïne de film, je bombe le torse, je fends l'air, déterminée. Je me poste devant la sanisette, prête à défoncer la porte si elle résiste. J'appuie sur le bouton, la paroi glisse. Je me faufile pour tapoter nerveusement sur le poussoir commandant la fermeture. La perspective toute proche de la délivrance provoque un léger relâchement que je corrige vite, pour empêcher les premières gouttes de s'échapper. Je saisis le flacon de gel hydroalcoolique dans mon sac et un mouchoir en papier pour badigeonner l'assise. Dans d'autres circonstances, je me serais placée en squat, une admirable position de sportive qui vous laisse suspendue à la seule force de vos cuisses, pour éviter tout contact avec la lunette souillée. L'exercice s'avère périlleux, l'inclinaison infligée à mes pieds par les escarpins modifie mon centre de gravité que je ne saurais corriger dans une telle instabilité émotionnelle. J'opte pour déposer mon postérieur, concéder à mes muscles un repos bien mérité et libérer toutes les tensions dans un flot qui m'arrache un soupir bruyant.

Mon esprit reprend peu à peu conscience de l'environnement. La cabine spacieuse est recouverte de petits carreaux de céramique bleue qui scintillent encore de l'eau abondamment aspergée après chaque visiteur. Un minuscule lave-main est intégré dans une paroi. Il flotte une senteur de détergent parfumée

aux fleurs synthétiques et la lumière tamisée donnerait presque au lieu un air de hammam. Face à moi, la porte close rappelle à l'ordre ceux qui prendraient leurs aises, en stipulant que l'ouverture s'opère automatiquement au bout de quinze minutes.

Mon smartphone émet une vibration. Je découvre le message de *Roi Arthur*. « Très agréable rencontre. J'espère que nous prolongerons la prochaine soirée. »

Mes pouces entrent en action. « Moi aussi ! », « Moi au », « Moi », « M ». Je me ravise. Je dois trouver mieux. Pas trop long. Lui laisser la perspective d'un nouveau rencard sans pour autant brûler les étapes. Juste ce qu'il faut d'enthousiasme pour ne pas doucher ses efforts de séduction.

« Certaine qu'on fera plus ample connaissance ». « Certaine qu'on ». Pfff. Après deux heures à siroter des bières, j'en sais déjà assez sur lui.

« Rendez-vous dans dix minutes pour ». « Rendez ». Quelle conne ! Ce type m'a fait bouillir. J'aurais voulu le suivre aveuglément à son appartement, lui sauter dessus, lui arracher ses vêtements, manger son sourire, sentir ses mains accrochées à mes hanches, m'abandonner jusqu'au signal sonore... Quel signal sonore ? Je regarde autour de moi en cherchant d'où venaient les trois bips qui ont ampli le silence voluptueux de la cabine. À droite de la porte, un voyant rouge clignote. Déjà quinze minutes ? Je me rhabille à la hâte, l'esprit libéré de l'oppressante panique qui m'a conduite ici, mais perturbée par les pensées érotiques qui se sont immiscées dans un lieu aussi incongru. Je m'apprête à retourner au monde, parée de la plus grande dignité. La commande ne répond pas. Je déchiffre le texte qui apparaît dès que le voyant rouge s'éclaire : « Hors service ». Je laisse échapper un petit rire nerveux. Impossible. Je réitère mon geste, mais la paroi reste immobile. Je tapote sur tous les boutons à ma portée, insistant sur celui de l'assistance. Un tel truc bourré de technologie doit bien être relié à un centre de secours. En France, en Irlande, au Maroc, aux Philippines, n'importe où dans le monde, un employé de cette société a sûrement les yeux

rivés sur un écran pour détecter les installations dysfonctionnelles. Je crève d'envie de vérifier sur le web si l'on a déjà retrouvé des personnes mortes dans des toilettes publiques. Cause du décès ? Asphyxie, arrêt cardiaque, noyade... ? Je me ressaisis.

Je pourrais tambouriner à la porte, mais l'heure tardive me laisse dubitative sur le succès d'un tel appel à l'aide. Je colle mon oreille pour contrôler si un passant s'approche. Peut-être une pauvre fille saisie d'une envie pressante après une soirée dans un bar se précipitera-t-elle sur la sanisette ? Pour employer son désespoir à forcer l'entrée ou bien se détourner en me maudissant de l'avoir privée de son salut. J'identifie au loin un groupe de jeunes qui chantent à tue-tête et rient à gorge déployée. L'alcool qui circule dans leurs veines les rend imprévisibles. Ils pourraient prendre ma cabine pour une immense boule à neige. La secouer pour entendre meugler de peur la vache que je suis. La faire rouler sur la place pour la plonger dans la fontaine au son de leurs éclats de rire. C'est toujours aux instants les plus pathétiques que les ânes se mettent à braire. Déjà, je perçois leurs mélodies avinées s'éloigner avec mon inquiétude.

Je me rassois sur la cuvette. Mon esprit divague. Je me mets à compter les petits carreaux en partant du coin gauche au-dessus de la porte. Ce type de rituel insignifiant a toujours calmé mes angoisses. Combien de moutons avant de m'endormir ? Combien de pas entre mon bureau et l'amphithéâtre à l'heure du premier cours de la rentrée universitaire ? Combien de bières inscrites sur les ardoises du bar en attendant *Roi Arthur* ? Cela produit plus d'effet sur moi que toutes les techniques de relaxation ou de cohérence cardiaque. Tout mon mental est absorbé à cette tâche inutile, créant une bulle résistant à toute pensée parasite et anxiogène. À cet instant, le nettoyage automatique de la cabine pourrait se déclencher. Prostrée sur la lunette avec mon sac à main sur les genoux, je continuerais à suivre des yeux les carrés de faïence aspergés du mélange d'eau et de détergent. Toute ma conscience serait tendue vers cette suite de nombres

en veillant à ne pas l'interrompre, ne pas perdre le fil, ne pas tout recommencer au début. Et peu importe que ma jupe s'imbibe du liquide froid dispersé par les jets de la cuvette, que mes cheveux dégoulinent sur mes épaules, ou que mes chaussures fassent naufrage comme un bateau submergé par les flots.

Mon cerveau n'est pas encore assez étanche. Une pensée se faufile : mes enfants ! Je dois prévenir la baby-sitter. Sur l'écran de mon smartphone, une icône signale un nouveau message de *Roi Arthur*. Pas le temps pour des rêveries obscènes. « Chloé, je te réveille ? Désolée. Tout s'est bien passé ? J'ai un service à te demander. Cela te dérange de dormir chez moi ? Oh merci, merci beaucoup. Tu peux choisir un pyjama dans mon armoire et t'installer dans ma chambre. Non, je ne sais pas à quelle heure je vais revenir. Enfin, c'est compliqué. J'espère rentrer bientôt, mais ça peut prendre aussi plus de temps que prévu. C'est idiot, je te raconterai. C'est ma vie privée ? Non, tu verras, ça n'a rien d'intime. C'est plutôt drôle. Je dois raccrocher, j'ai un truc à régler. Merci encore. »

Cette conversation m'a reliée au monde extérieur. Je ne dépends pas d'un ridicule bouton d'urgence qui ne fonctionne pas. Un appel suffirait à me délivrer. J'aurais pu tout raconter à la baby-sitter. Quel genre de honte m'en a bien empêchée ? Cela aurait clarifié la situation avec cette étudiante qui pense désormais que je m'envoie en l'air avec le premier venu, au mépris de mes devoirs de mère de famille. Comment aurait-elle bien pu me venir en aide ? Laisser mes garçons endormis dans l'appartement et se risquer dans les rues en pleine nuit ? Appeler les pompiers ? Pire, téléphoner à mon ex-mari ! Quel autre réflexe aurait-elle eu que d'avertir le père de mes enfants ! ? Une femme divorcée dispose-t-elle comme seul recours de se tourner vers son père ou son ex-mari quand une situation lui échappe ?

La dernière chose que je souhaite c'est prévenir Mathieu. Je ne l'ai pas fait pour changer la batterie de ma voiture ni pour installer ma box internet, encore

moins pour monter la commode dans la chambre des petits. Ce ne sont pas des toilettes publiques hors service — avec moi dedans, certes — qui vont ruiner deux ans de séparation. Nous avons mis la bonne distance entre nous, même si ma demande de divorce l'a d'abord conduit à tout entreprendre pour me reconquérir. Il a eu besoin de temps pour comprendre que mes sentiments avaient déserté notre vie conjugale et qu'on ne gagne rien à planter un drapeau sur une terre stérile. Depuis, la garde alternée, les anniversaires des enfants, les fêtes à l'école, Noël tous les quatre et quelques petits services réciproques ont défini le périmètre de notre coparentalité. Je suis certaine qu'il rappliquerait ventre à terre pour me libérer de cette « boîte à caca », comme dit mon fils aîné. Je n'ai pas envie de lui faire de mal. Comment lui expliquer ce que je fabrique coincée ici, en plein milieu de la nuit ? Je n'ai jamais eu le don de mentir. Inventer une soirée entre copines. Quelles copines ? commencerait-il à demander. Comment va Machine ? Dans quel restaurant avez-vous dîné ? Comment lui avouer — comme si je me sentais coupable de naturelles inclinations féminines — que j'avais rendez-vous avec un homme ? Un inconnu rencontré sur une application où chacune montre son meilleur profil dans l'espoir de séduire un partenaire, d'abord pour la nuit et peut-être pour la vie. Mathieu, j'ai bêtement résisté à l'appel du sexe. J'ai voulu jouer à la femme prude en me jurant de ne pas coucher le premier soir. J'ai érigé une barrière pour convertir cette soirée en rendez-vous romantique, pour conquérir un homme par mon aura, pour paraître désirable et pour faire durer cette illusion en remettant à la prochaine fois la promesse d'un huis clos charnel. Tout ça pour quoi ? Pour terminer la nuit dans une cabine de toilettes publiques à compter des carreaux et à gamberger sur ma vie de mère de famille quadragénaire en jachère. Comment pourrais-je infliger cette humiliation au père de mes enfants, accouru après avoir enfilé un jogging par-dessus son pyjama pour venir me tirer de là ?

Je relève la tête en entendant un bruit insistant à l'extérieur. Quelqu'un tente d'ouvrir la cabine. On appuie sur la commande, on essaie de faire coulisser la porte. Je m'avance sur la pointe des pieds, en silence. Je pousse d'un doigt sur le bouton. Tous les voyants se mettent à clignoter puis le vert s'illumine.

La paroi bouge. Je suis prête à sortir, retenant ma précipitation pour ne pas effrayer celui ou celle qui veut ma place. Je ferais bien de l'avertir de la mésaventure qui l'attend. Lorsque l'air frais s'engouffre, je reste figée. *Roi Arthur* se tient devant moi. Je tends le bras, l'empoigne par le col et exécute quelques pas à reculons avant que la porte ne se referme.

Je vais devoir mentir à la baby-sitter.